

Romances sans paroles

Yves Navarre

22. À SUIVRE

Lundi. Huit heures du matin. En descendant du train, à la foulée du quai, étrange boucle de son voyage, Biarritz, Bordeaux, Marseille, Crantac, et de nouveau Paris, Karpak n'a pas eu envie de rentrer directement rue Odilon-Gaudibert. Au buffet de la gare il vient de lire le texte de Jean sur le jeune homme de Tokyo. Le voici donc, enjoliveur d'histoire, voleur des voleurs, piller, à l'abordage des autres, rien ne se résume et tout parle de malheur. Ou bien simplement, chacun demande. Karpak commande un second café, le boit d'un trait, reprend ses bagages et descend au sous-sol. Téléphone. Il faut décrocher avant d'insérer les pièces. Karpak fait toujours le contraire, petit fracas, monnaie qui retombe dans la sébile. Il compose le numéro de Simon.

Une voix de femme. « Laure ? Tu es revenue ? C'est Karpak. » « J'ai reconnu ta voix. Mais d'où appelles-tu ? » « De Paris. » « Je te croyais à Crantac. L'enterrement a lieu ce matin, n'est-ce pas ? » « Oui. Mais je suis rentré. J'appelle de la gare. Je vous réveille ? » « Non. Simon est allé acheter des croissants. Nous attendons du monde. » « Qui ? Pierre ? » « Oui, Pierre. Et un docteur. Bernard Astelaze. Il a appelé Simon. Hier. Il était retenu à l'hôpital. Pierre et lui doivent arriver d'un instant à l'autre. Tu peux venir. » « J'arrive. »

À l'heure où Pierre Hanssen et ses soeurs quittaient le cimetière, pressés de se rendre chez le notaire et de rentrer chez eux, familles respectives, autres familles, affaire réglée, frère gommé, « même rayé des vivants, ça laisse une trace » a dit Sophie, Laure, Simon, Pierre, Bernard et Karpak prenaient leur petit déjeuner ensemble, quai de New-York. Tous pensaient à Hanssen mais personne, dans un premier temps, ne parla de lui. Simon raconta qu'il s'était remis à faire des rêves, parla de lui en train de ramer au milieu d'un désert et se plaçant en intérimaire pour faire vivre des mythes à des clients fortunés. Pierre parla de Katherine, de Fanfan et de Lilly, « mes petites femmes » disait-il en riant. Plus réservé, Bernard qui ne connaissait ni Laure ni Simon ni Pierre, seulement un peu Karpak, souvenir de ski, « arrête-toi avant l'ombre », parla de sa vie de médecin et de Ludovic qui était revenu le dimanche matin, dans ses couloirs, le balai, la pelle et le chiffon pour lustrer, fidèle au poste, « il ne faut rien changer, ne surtout rien faire. Attendre, être là, c'est tout. Et ne pas intervenir. J'avais peur d'être seul, ce matin. Merci de m'avoir accueilli ». Laure raconta Thierry, la page 213, Luce, Marc et la troupe, les serviettes nid d'abeilles de l'hôtel Storia. Karpak parla de ses retrouvailles avec Mathias. Simon reprit la parole pour décrire sa mère, au piano, et Suzanne Berthier dans la rue. Pierre décrivit sa nuit, chez le poète. Karpak évoqua le brasier devant la maison de Crantac et montra les quelques papiers qu'il avait « sauvés ». Le verbe sauver le gêna et chacun se tut. Il décida de ne pas donner à Bernard la lettre qui lui était destinée. Chacun, brusquement, dans le silence, se mit à trahir les autres. Une nouvelle semaine commençait. Bernard les quitta en premier. Puis Pierre. Puis Simon qui avait « un rendez-vous important. Mais il faut que nous restions en contact ». Karpak se retrouva seul avec Laure. Il l'aida à porter la vaisselle sale à la cuisine. Elle ne disait plus rien. Dans les papiers de Hanssen, Karpak trouva une lettre adressée à Pierre et signée du nom de Lilly ainsi qu'une lettre de Simon à son fils. Et comme il allait partir, Laure lui remit quelques pages « c'est ce que j'ai écrit pendant mes mois de voyage. Tu peux en faire ce que tu veux. Tu ne pourras

jamais nous dire. Nous ne savons plus user du droit de parole. La romance fout le camp. Adieu ». À bientôt, Laure. « Non. Adieu. »

Rue Odilon-Gaudibert, dans la boîte aux lettres, courrier du matin, Karpak releva une épaisse enveloppe postée la veille, de Marseille, tampon de la gare centrale, contenant un texte ayant pour titre *Les Biscuits de Sargues*. Et en signature, à l'encre, seulement le prénom de Mathias. Que faire de tout cela ? Projet ? Karpak écrivit sur une feuille, comme pour s'obliger à se mettre à l'ouvrage, « Sujet : Un haut fonctionnaire se trouve provisoirement en disponibilité pour des raisons administratives. Sa femme en profite pour le quitter. Il s'y attendait et ne fait pas d'histoires. Mais il entre dans une sorte d'état de flottement. Après des années de travail intense, il profite de ses loisirs forcés pour se promener et revoir d'anciens amis : certains sont devenus ministres, écrivains, d'autres ... Il perçoit à travers eux l'évolution de la société française. On l'envoie au Japon pour une dernière mission. Il revient. Sa femme demande le divorce. Il reçoit une nouvelle affectation dans un pays lointain. Deux cents pages. Style dépouillé. Pas de sentimentalité. De l'ironie. Une sorte de rêverie, parfois. Pas de règlement de comptes. Un soupçon d'amertume. Remise du manuscrit le mardi 20 mars ». Mais c'était déjà une autre histoire. Et jamais Karpak ne pourrait écrire autrement. Il se donnait deux mois pour écrire ce roman, ces romances, ces paroles. Tout parlerait trop et jamais ensemble. Déjà, comme Pierre Hanssen et ses soeurs, il gommait Jean et ses amours, translation, prêtant à Jean la famille de Simon. Et comme Mathias, secret de son texte, il consulta le dictionnaire « Translation. 1° Littér. Le fait de transporter (les restes, le corps d'une personne) ... » Sale besogne. Tant de peines perdues. Mais il ferait tout pour dire cela. Ultime transport. Si peu une évolution. Rien de plus que les desseins de chacun et l'isolement de tous. Laisant à chaque personne le droit de chanter un peu, un tout petit peu. Alors, peut-être, les peines seraient gagnées. Qui sait ? À suivre.